THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

THÉATRE DE NÎMES 1957



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Le retour du père Gérard à la ferme. Comédie 1792.

LE RETOUR
DU PÈRE GÉRARD
A SA FERME,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée, à Paris, sur le Théâtre de Molière, le 31 *octobre* 1791.



SE VEND A LILLE,
Chez DEPERNE, Libraire, rue Neuve, en entrant par la Place, N°. 175.

1792.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PERE GERARD, ex-député de l'assemblée constituante.	M. Duverger.
LA MERE GERARD, sa femme.	Madame Deversain.
BRIGITTE, leur fille.	Mlle. Vallière.
KERAMON père.	M. Jeanin.
KERAMON fils.	M. Devilleneuve.
KELLER, ci-devant chanoine	M. Doligni.
RUFIN, Garçons de la	M. Compain.
GASPARD, ferme.	M. Gontier.

Garçons et filles du village.

La scène se passe dans un faubourg de Rennes, appelé Saint-Martin.

LE RETOUR
DU PÈRE GÉRARD
A SA FERME,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

La scène représente l'intérieur d'une ferme.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MERE GERARD ET BRIGITTE

BRIGITTE.

MAIS, ma mère, quand est-ce donc que nous verrons mon père ?

LA MERE GERARD.

Tiens, n'men parle pas, car je suis si impatientée, si impatientée de ce qu'i'm'écrit toujours qu'i'va r'venir, qu'i'va r'venir.. .. Et tout ça i' n'arrive pas. Stapendant, c'te constitution est finie.

BRIGITTE.

Le roi l'a signée.

LA MERE GERARD.

Pardi ! p'isque mon homme étoit de la députation qui a été chez l'roi, pour savoir si elle s'roit d'son goût, ou plutôt du goût de ses ministres ; car lui, c'est un ben honnête-homme, qui n'est pas difficile à vivre ; mais il'n'en est pas de même des agens du pouvoir exécutif.

BRIGITTE.

Malgré ça, il l'a acceptée toujours.

LA MERE GERARD.

Et ça donne un fier pied de nez à tous nos fuyards !

BRIGITTE.

Je parie que mon père sera bientôt ici.

LA MERE GERARD.

Dieu veuille t'entendre, mon enfant ! i'me tarde ben de

revoir mon pauvre homme ! ça m'ennuie terriblement de ne nous faire des amitiés que par la poste ! depuis deux ans et demi qu'il nous a quittées !

BRIGITTE.

Lui qui n'étoit pas seulement deux jours hors du logis.

LA MERE GERARD.

Je ne savois pas ce que c'étoit que des états généraux et une assemblée nationale. Queul arrias, mon Dieu ! Comment la tête ne lui en a-t-elle pas tourné ainsi qu'à moi ? C'fait de l'honneur, c'est vrai ; mais c't'honneur-là m' coûte gros.

BRIGITTE.

Il n'y a qu'une chose qui m'inquiète, quand il sera de retour. Qu'est-ce qui va dire à M. Keramon fils ?

LA MERE GERARD.

Ah ! v'la qu'tu vas en venir encore là. Je te dis moi qu'nous viendrons à bout de c'mariage là.

BRIGITTE.

Ah ! ma mère, que vous m'faites plaisir chaque fois que vous me répétez cela !

LA MERE GERARD.

C'est vrai que quan ton père est parti, i'n'vouloit pas en entendre parler ; c'nest pas qu'i n'trouvoit tout naturel que tu te fusses attachée à ce jeune homme, et lui à toi ; parce que, pourquoi ? vous avez été élevés ensemble, je vous ai nourris tous deux....

BRIGITTE.

C'est mon p'tit frère de lait.

LA MERE GERARD.

Ce bon M. Keramon père ! Que j'avons été aise de lui rendre ce service ! Quand je me rappelle le jour où il perdit sa pauvre femme, qui venoit d'accoucher ! Son pauvre enfant qui manquoit de nourriture, qui alloit périr comme sa mère ! J'avons aussitôt sevré notre fieux, et j'avons pris soin du sieu.

BRIGITTE.

Mon cher petit frère, je l'aimerai encore ben davantage, quand je serai sa femme.

LA MERE GERARD.

T'as peur que ton père ne veuille pas qu'il épouse la fille d'un fermier ; ah ben ! ça s'roit drôle celui-là ! Le tems passé n'est plus ; à quoi serviroient donc les décrets que notre homme nous a envoyés, et dont le sens est, que tous les hommes se valent, que le bon dieu n'a pas deux manières d'en créer ?

BRIGITTE.

Mon père ne pourra p'us dire qu'i' n'veut pas que j'épouse un gentilhomme.

LA MERE GERARD.

I' n'y en a p'us, i' n'y en a p'us ; c'est dit ça, et i' faut qu'ça tienne. C'te noblesse étoit une niaiserie, dont j'avons été trop long-tems dupe.

BRIGITTE.

Mais, ma mère, il tarde bien à venir.

LA MERE. GERARD.

Qui? Keramon fils?

BRIGITTE.

Oui. N'trouvez-vous pas ça !

LA MERE GERARD.

Ah ! friponne, c'est toi qui le trouve plus que moi encore. Mais le v'la, le v'la.

BRIGITTE.

C'est singulier ! je me doute toujours de son arrivée.

SCENE II.

Les mêmes et KERAMON fils.

KERAMON.

Bon jour, ma chère maman ; bon jour, ma petite sœur.

BRIGITTE.

Bon jour, mon petit frère.

LA MERE GERARD.

Asséyez-vous entre nous deux. (Keramon l'embrasse.) Allons, allons, embrassez la fille à présent ; est ce que je n'savons pas ben que vous n'embrassez la mère que pour ça ! (Il embrasse Brigitte.) C'est ça. Verrons-je t'i votre père aujourd'hui ?

KERAMON.

Je n'en sais rien ; car ce parent dont je vous ai déjà parlé, prend tous ses momens.

LA MERE GERARD.

Mais, dites-moi donc ce que c'est que ce parent-là ; vous ne m'avez pas l'air trop ben prévenu pour lui.

KERAMON.

A vous parler vrai, je me défie de cet homme ; je crains qu'il n'apporte le trouble dans notre maison.

LA MERE GERARD.

Bon !

KERAMON.

Il a, avec mon père, des entretiens secrets, qui me sont suspects.

LA MERE GERARD.

Mais comment est-il venu?

KERAMON.

Il est descendu chez mon père, en lui disant: « Mon cher » cousin, je viens me réfugier chez vous; on m'a tout ôté; » je viens vous demander de quoi vivre, car il ne me reste » rien ».

LA MERE GERARD.

Mais qu'étoit-il? Militaire, prêtre, ou homme de robe?

KERAMON.

Il étoit chanoine

LA MERE GERARD.

Faut que votre père prenne garde à lui.

KERAMON.

Notez qu'il lui reste au moins deux mille écus de pension.

LA MERE GERARD.

Le v'là bien malade! Falloit que votre père l'envoyât manger ses deux mille écus chez lui, sans venir gruger les autres.

KERAMON.

Mon père qui est bon, serviable, obligeant, lui a répondu au contraire, en l'embrassant: « soyez le bien venu, mon » cher parent; je sui fâché qu'une révolution, que je ne puis » m'empêcher de trouver juste, fasse souffrir d'honnêtes » gens; mais je les soutiendrai toujours autant que ma fortune » pourra le permettre ».

LA MERE GERARD.

C'est un bien brave homme que votre père! Vous ne lui avez pas encore parlé de vos vues sur Brigitte?

KERAMON.

J'attends le retour du bon M. Gerard.

LA MERE GERARD.

Mais qu'est-ce que vous dites de ce qu'il n'est pas encore revenu? Dire que v'là deux couriers que je n'ai pas reçu de ses nouvelles! Est-ce qu'il lui seroit arrivé quelque chose?

BRIGITTE.

Oh! que non, ma mère: v'là que vous allez nous inquiéter à présent.

KERAMON.

Vous pouvez en recevoir aujourd'hui.

SCENE III.

Les mêmes, RUFIN et GASPARD.

RUFIN.

Madame Gerard ! madame Gerard !

GASPARD.

Une lettre de votre mari.

LA MERE GERARD.

De mon mari ! donnez ! donnez !

BRIGITTE.

Vous voyez bien, ma mère !

RUFIN.

C'est d'lui, c'est sûr ; car i'a sur le cachet : LA NATION, LA LOI ET LE ROI.

BRIGITTE.

Ouvrez donc bien vite, ma mère !

LA MERE GERARD.

Ah ! comme le cœur me bat !

KERAMON.

Lisez donc, lisez donc, ma chère maman !

LA MERE GERARD.

La main me tremble si tellement que je n'ai pas la force de rompre le cachet.

RUFIN ET GASPARD.

Ecoutons, écoutons.

LA MERE GERARD.

Voyons s'il arrive ; mon pauvre Michel ! (Elle lit.)

« Ma pauvre Françoise, enfin, M. le président de l'assemblée nationale vient d'annoncer que tout étoit fini pour » nous. . . . .

LA MERE GERARD ET BRIGITTE (faisant un grand soupir).

Ah !

LA MERE GERARD (continuant de lire).

» Tout le monde nous attendoit au sortir de la salle, et » chacun de nous entendoit son jugement, soit bon, soit » mauvais. Quand j'ai passé, moi, on a crié ; vive le père » Gerard ! vive le bon père Gerard ! Ce cri-là m'a tiré des » larmes qui ne sont pas encore essuyées ! J'ai été embrassé » à plusieurs reprises ; et puis, après avoir regardé cette salle » qui me rappeloit tant de souvenirs, je suis arrivé chez moi » pour t'écrire cette lettre, qui ne partira que dans trois » jours. J'ai acheté un cheval qui n'a que la peau et les os ;

» mais ça ne fait rien, il me conduira. Je pars demain à la » pointe du jour ; et suivant mon calcul, j'arriverai le len- » demain de ma lettre. Je n'ai pas le temps de t'en dire » d'avantage, car il faut que je fasse mon paquet. Adieu, » ma bonne amie, ma bonne Françoise ; je ne t'embrasse » pas comme je t'aime, et ça, pour ne pas t'étouffer. » Embrasse bien Brigitte pour moi sur les deux joues. Bien » des choses à Rufin et à Gaspard ».

GASPARD.

Bien obligé, not' maître.

BRIGITTE.

Ah ! il ne parle pas de mon petit frère !

LA MERE GERARD.

Attends, attends. (Elle lit.) « Mes civilités à MM. Kera- » mon père et fils »

BRIGITTE.

Voyez-vous qu'il ne vous oublie pas.

LA MERE GERARD.

I'y'a encore quelque chose. (Elle lit.) « Il paroît que vous » voyez souvent ces messieurs : je ne sais pas au juste ce que » cela veut dire ; mais patience, j'en saurai bientôt plus long ».

BRIGITTE.

Il s'en doute, c'est sûr.

LA MERE GERARD.

Sans doute qu'il s'en doute

BRIGITTE.

Ah ça, ma mère, il me revient un baiser à présent.

LA MERE GERARD.

Et sur les deux joues encore. Allons bien vîte faire part de c'te lettre à tout le village. Mon pauvre homme ! C'est donc demain qu'il arrive ! c'est donc demain que je l'embrasserai pour tout de bon, et qu'il couchera ici ! Je ne me sens pas d'aise. Viens, viens ma fille. . . . Où que j'allons ? . . . . Je n'en sais plus rien. Dieu me pardonne, j'en perds la tête...

BRIGITTE.

Vous aviez dit que quand mon père arriveroit. . . .

LA MERE GERARD.

J'irions au devant de lui : t'as raison. . . . Rufin, Gaspard, mes amis, faut apprêter la cariole, seller les bidets : vîte, vîte, vîte : je partirons ce soir. . . . (à Keramon fils.) Vous viendrez avec nous, mon ami. . . . Allez en prévenir votre père. . . . Faut emmener tous ceux que nous pourrons. . . Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'eu joie ! qu'eu contentement !

(La mère Gerard, Brigitte et Keramon sortent.)

SCENE IV.

SCENE IV.

RUFIN ET GASPARD.

RUFIN.

Ecoute, Gaspard ; une idée qui me vient.

GASPARD.

Quoi ?

RUFIN.

Arrangeons-là tous deux une jolie petite fête pour le retour du père Gerard.

GASPARD.

C'est ben aisé.... Voyons, comment la composerons-je t'y ?

RUFIN.

Faut d'abord une belle illumination de lampions, dont je farcirons le devant de la maison, la cour, le toît. . . .

GASPARD.

Oui ; mais faut prendre garde de mettre le feu. Y'a très-ben d'paille ici ; et pis d'ailleurs, où c'que j'trouverons assez de terrines ?

RUFIN.

T'as encore raison. Eh ben ! pas de lampions, pas de lampions ; mais faut que toute la garde nationale aille le recevoir sous les armes, là, en bataille rangée.

GASPARD.

Le tambour et le fifre en tête.

RUFIN.

C'est qu'il est enrhumé notre fifre ; et le tambour aussi qu'est crévé !

GASPARD.

Bah !

RUFIN.

Crévé d'hier. C'est égal ; je chanterons la marche.

GASPARD.

Une idée, une bonne idée qui m'vient.

RUFIN.

Dis, dis.

GASPARD.

Faudra tirer un feu d'artifice.

RUFIN.

Où que j'irons chercher c't'artifice ?

GASPARD.

C'est ben difficile ! Est-ce que je n'avons pas nos fusils ?

RUFIN.

A la bonne heure. Dis-donc ça, une belle décharge, un feu de file.

GASPARD.

Queu dommage que nous n'ayons pas queuqu'un pour nous faire des couplets de chansons !

RUFIN.

M. Keramon fils en a ; il en a, je sais ça, moi. V'là son père, avec un autre monsieur.

SCENE V.

Les mêmes, KERAMON père, et KELLER.

GASPARD.

I'n'a personne ici, monsieur, la maison est déserte. Oh ! allez, i'a de bonnes nouvelles d'arrivées de tout à l'heure.

KERAMON père.

Oui, mes amis ! Est-ce que le père Gerard arrive ?

GASPARD et RUFIN.

Positivement.

KERAMON père.

Il arrive !

RUFIN.

Et demain encore !

KERAMON père.

Demain ! ce brave homme ! J'aurai bien du plaisir à le revoir.

GASPARD.

Pas p'us que nous, j'e gagerois ben.

RUFIN.

Nous allons à sa rencontre ce soir, ce soir.

GASPARD.

Et je vous quittons pour aller tout préparer.

KERAMON père.

Faites, faites, mes amis.

SCENE VI.

KERAMON père, ET KELLER.

KELLER.

Mes amis ! quoi ! ce monde-là est vos amis ?

KERAMON père.

Oui. Que voulez-vous ? j'aime toutes ces bonnes gens-là, moi.

KELLER.

Allons, allons, vous n'avez pas de caractère. Nous venons

ici faire une démarche qui demande de la fermeté, de la dignité; et vous débutez d'abord par des politesses, des amitiés! et à qui? à des garçons de ferme!

KERAMON.

Je suis comme cela, moi, un homme tout rond, franc, sans façon....

KELLER.

Enfin, voyons, attendons-nous madame Gerard pour l'explication que nous voulons avoir avec elle?

KERAMON père.

Tenez, croyez-moi, Keller, cette explication est parfaitement inutile. Ce sont, je vous assure, des chimères que vous vous formez.

KELLER.

Je vous repète encore une fois que je suis bien informé.

KERAMON père.

Mon fils ne vient ici que par pur attachement pour une maison où il a passé son enfance.

KELLER.

Il est amoureux de la fille, vous dis-je, et il espère l'épouser.

KERAMON père.

Oh! quand j'aurai prévenu la mère de mes intentions, je compte bien qu'elle le détrompera elle-même Laissez, laissez venir le père Gérard. C'est un homme de sens, lui, et je suis bien sûr qu'il sera le premier à faire la leçon là-dessus à sa fille.

KELLER.

Vous croyez bonnement que M. Gerard se fera un scrupule d'avoir pour gendre un gentilhomme et un homme riche? Savez-vous comment feront le père et la mère? Ils conseilleront à votre fils d'attendre; et quand il aura 25 ans, il vous fera la loi.

KERAMON p

Il n'est pas possible que mon fils
la tendresse d'un père, se condu

KELL

Il le fera, n'en doutez pas.
vous ai indiqué, et qui est
à tout. Fut-il d'ailleurs jamais
celle qui vous est offerte? Faites
belle et vaillante noblesse qui vo
fortune à la sienne: marchez s
êtes sûr de triompher.

KERAMO

Comment! à mon âge, pre

armes que je n'ai employées jusqu'à présent qu'à la défendre! Non j'aime mon pays; j'y ai toujours vécu heureux, je veux y mourir en paix.

SCENE VII.

Les mêmes ET KERAMON fils.

KERAMON fils, (à part.)

Mon père ici avec Keller! Ecoutons.

KELLER.

Puisque c'est ainsi, restez donc avec vos paysans, avec votre père Gérard, avec sa femme.

KERAMON.

Hé bien! oui j'y reste. Pensez donc aux obligations que j'ai à ces honnêtes gens-là. Ce n'est que parmi eux que j'ai trouvé des consolations à la mort de ma malheureuse femme; sans eux, je perdois peut-être encore le seul enfant qui me restoit.

KELLER.

M. de Keramon, vos beaux sentimens vous coûteront cher, je vous en avertis. Oui, si vous ne quittez pas la France sous peu de jours.....

KERAMON fils, (à part.)

Quitter la France.

KELLER.

Vous êtes deshonoré, perdu.....

KERAMON fils, se montrant.

Monsieur, monsieur, ne prononcez pas si promptement sur notre déshonneur; le seul déshonneur est dans l'action que vous conseillez: c'est donc par de semblables suggestions que vous savez reconnoître les bontés de celui qui vous a donné un asyle! homme perfide!

KERAMON père.

Mon fils, modérez-vous, modérez-vous.

KERAMON fils, à Keller.

Renoncez, croyez moi, renoncez à former le cœur de mon père sur le vôtre, il n'en peut jamais approcher.

SCENE VIII.

Les mêmes, LA MERE GERARD ET BRIGITTE.

LA MERE GERARD.

Hé! bon jour donc, M. Kéramon.

KERAMON père.

Bon jour, ma bonne madame Gerard.

BRIGITTE.

Monsieur, je vous salue.

KERAMON père.

Bon jour, mon aimable enfant.

KELLER, (à part.)

Encore ses politesses !

LA MERE GERARD.

Vous savez que mon mari arrive; v'là sa lettre. Il ne vous oublie pas.

KELLER (à part).

C'est très-flatteur.

KERAMON père.

Je lui en suis bien obligé.

LA MERE GERARD.

J'allons partir, nour aller au-devant de lui. Soyez des nôtres. I'a justement place pour vous dans la cariole.

KELLER (à part.)

Dans la cariole !

LA MERE GERARD.

Et pour monsieur aussi, s'il veut venir.

KELLER.

Pour moi ! mille graces. Je ne vais pas en cariole.

LA MERE GERARD.

Hé ben ! vous monterez sur un des deux bidets. J'entends un cheval dans la cour... V'là ben du bruit... Si c'étoit lui...

SCENE IX.

Les mêmes, ET GASPARD.

GASPARD.

Hé ! arrivez donc, madame, mamzelle, arrivez donc; v'là notre maître, le père Gerard.

LA MERE GERARD.

Mon mari ! C'est-i' possible !

BRIGITTE.

Mon père ! mon père !

KERAMON père.

Le bon monsieur Gerard !

GASPARD.

Lui-même.

LA MERE GERARD.

Courons, courons !

KELLER, (à Kéramon père).

Allons-nous-en, allons-nous-en.

KERAMON père.

Dans ce moment-ci! Oh! pour moi je reste.

SCENE X.

Les mêmes, LE PERE GERARD ET RUFIN.

LE PERE GERARD.

Hé ben! hé ben! me v'là, pour ce coup-ci.

LA MERE GERARD.

Ah! mon pauvre Michel, c'est toi! (l'embrassant).

LE PERE GERARD.

C'est moi, c'est ben moi.

BRIGITTE.

Bon jour, bon jour mon père! (Elle l'embrasse.)

LE PERE GERARD.

Bon jour, bon jour, ma fille, ma chère Brigitte! (A messieurs Keramon,) Bon jour, bon jour, messieurs. (Il les embrasse.)

KELLER (à part.)

Il les embrasse!

KERAMON père.

Que je suis ravi de vous voir, mon ami!

KERAMON fils.

Qu'il y a long-tems que nous vous attendons.

LE PERE GERARD (à Keller).

Pardon, monsieur, je ne vous avois pas vu.

KELLER.

Non, ne prenez pas garde, je vous prie.

LA MERE GERARD.

Assis-toi, embrasse-moi donc encore une fois, mon pauvre homme! Tu ne devois arriver que demain.

LE PERE GERARD.

Est-ce que j'arrive trop tôt? Veux-tu que je m'en retourne?

LA MERE GERARD ET BRIGITTE (le faisant asseoir).

Oh! non, non.

KERAMON père, (tout bas à Keller).

Est-ce que ce tableau ne vous enchante pas?

KELLER, de même.

Point du tout, point du tout.

LE PERE GERARD.

Ah! me v'là, à la parfin; nos séances sont finies; ce n'est pas sans peine, il en faut convenir. Vous vous portez tous ben, à ce que je vois? Où sont donc Rufin et Gaspard?

RUFIN ET GASPARD.

Nous v'là, nous v'là, père Gérard.

LE PERE GERARD.

Avancez-vous donc tous deux, que je vous voie. Comment vous en va, mes enfans?

RUFIN.

J'mangeons, j'buvons et j'dormons ben, Dieu merci.

LE PERE GERARD.

Et vous travaillez de même?

RUFIN ET GASPARD.

Ah! quand à ce qui est d'ça....

LE PERE GERARD.

Et l'bétail?

RUFIN.

Il va ben, ben. J'avons tous une bonne santé.

LE PERE GERARD.

Allons, allons, Dieu soit loué.

RUFIN.

Eh ben! not'maître, quoi donc qu'vous avez été faire à Versailles, à Paris? Contez-nous donc ça un p'tit brin.

LE PERE GERARD.

Oh! ma fine, y en auroit un p'tit brin trop long à conter; ça s'ra pour une autre fois. As-tu rentré le cheval?

RUFIN.

Par ma fine, non. Je ne pensons qu'à vous, et faut ben qu'il me l'pardonne. Hé! Gaspard, viens-t'en donc avec moi. Nous remiserons itou la cariole, car nous v'là revenus de not' voyage.

SCENE XI.

LE P. GERARD, LA M. GERARD, BRIGITTE, KERAMON père, KERAMON fils et KELLER.

KELLER, (bas à Keramon père.)

Est-ce que vous n'en avez pas bientôt assez?

KERAMON père, de même.

Laissez, laissez-moi, je vous en prie.

LE PERE GERARD.

Ah! ça! mais je me rafraîchirois ben un coup.

LA MERE GERARD.

Ah! ce pauvre homme! Moi qui n'pense pas à ça.

BRIGITTE

Je m'en vais chercher tout ce qu'il faut.

(La mère Gerard va pour approcher une table. MM. Keramon la préviennent.)

KERAMON père.

Laissez, laissez, ma bonne dame A nous deux, mon fils, (Keller lève les bras d'étonnement.)

Le père GERARD.

Messieurs, je vous suis ben obligé.

KERAMON père.

Il faut bien que nous ayons aussi le plaisir de vous servir.

KELLER, à part.

Le sot homme ! Quel rôle il joue, et quel rôle il me fait jouer !

KERAMON fils.

Vous vous êtes bien porté là bas ?

Le pere GERARD.

Ma fine, oui, à la fatigue près; mais ce n'est rien quand on réussit.

KELLER à part.

Réussi ! réussi !

BRIGITTE, (apportant du pain, du vin, etc.

Tenez, tenez, mon père.

La mere GERARD.

Que je te verse, mon ami.

Le pere GERARD.

A votre santé à tous, tous.

TOUS, excepté Keller.

Bien obligé.

Le pere GERARD à Keller.

A la vôtre, monsieur.

KELLER

A ma santé !... Comme vous voudrez, monsieur. (A part.) Me voilà aussi dans la familiarité.

Le pere GERARD, à part.

Cet homme là a l'air singulier (A Keramon fils.) A propos, mon ami, je vous dois des remercîmens; je sais que pendant mon absence vous avez tenu fidéle compagnie à ma femme, à ma fille; n'est-il pas vrai, Brigitte ? Tu rougis ! pourquoi donc ? Il y a ben des gens à Paris qui m'ont parlé de toi. « M. Gerard, me disoit on, vous avez une fille ? » Quel âge a-t elle ? --- Dix huit ans, messieurs. Est-ce que » vous ne la mariez pas à votre retour ? --- Hé, hé ! ça » pourra se faire ! Pendant que vous êtes ici, i'a peut-être » ben queuqu'un là-bas qui lui fait la cour.

KELLER.

Ceux là ne devinoient pas trop mal.

Le pere GERARD.

Bon ! est-ce que vous en savez quelque chose, vous, monsieur ?

KELLER.

KELLER, (montrant Kéramon fils.)

Demandez, emandez à monsieur.

Le père GERARD, (à Kéramon fils.)

Oui dà ! est-ce que ça dure encore ?

KERAMON fils.

Encore ! c'est pour ma vie, je vous le jure.

KELLER, (bas à Kéramon père.)

Hé bien ! entendez-vous !

Le pere GERARD.

C'est-à-dire que c'est ben tenace. En ce cas, je n'y vois qu'un remède.

KELLER.

Nous en savons aussi.

Le pere GERARD.

C'est de les marier, n'est-ce pas ?

KERAMON père, (à part.)

Les marier !

KELLER.

Les marier ! Y pensez-vous, monsieur ?

KERAMON père, (bas à Keller.)

Parlons d'autre chose. Ce n'est pas ici le moment de nous expliquer.

KELLER, (bas à Kéramon père).

Si fait. (Haut.) Votre qualité de député vous a donné, je le vois, bien de la confiance et de la présomption.

Le pere GERARD.

Au contraire, monsieur : car avant de partir pour Paris, j'étois assez fier, moi, simple roturier, simple laboureur, pour avoir déclaré à monsieur, (montrant Kéramon fils), que ma fille n'épouseroit jamais un gentilhomme.

KERAMON père, (bas à Keller).

Brisons-là.

KELLER.

A présent ?

Le pere GERARD.

A présent, c'est différent. Je n'examine pas si c'est moi qui ai monté, ou si c'est lui qui est descendu ; mais une vérité, c'est que nous v'là de niveau. Est-ce que vous n'avez pas lu la constitution ?

KELLER.

Non, non, je vous l'avoue.

Le pere GERARD.

Tant pis. J'en ai quelques exemplaires dans ma valise, je vais vous en chercher un.

KELLER.

Ce n'est pas nécessaire ; ne vous dérangez pas, de grace.

LE PERE GERARD.

Il y a cependant certain passage de la déclaration des droits de l'homme.

KELLER.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais je n'en veux pas seulement lire une ligne.

LE PERE GERARD.

Vous n'êtes donc pas patriote ?

KELLER.

Ni patriote, ni démocrate ; et je vous déclare ici, au nom de M. Kéramon, que jamais son fils ne deviendra votre gendre.

LE P. GERARD.

Mais M. Kéramon vous a-t-il chargé de parler pour lui.

KELLER.

Il ne me démentira pas.

LE PERE GERARD, (à Kéramon père).

Sont-ce vos intentions que monsieur nous annonce ici ? Vous hésitez ?.. Expliquez-vous franchement ; moi, je vous ai parlé à cœur ouvert.

KERAMON père.

Que vous dire, mon ami ? Vous sentez que l'explication devient embarrassante pour moi comme pour vous...

LE PERE GERARD.

C'est assez... je vous entends ; mon alliance ne vous paroît pas assez honorable...

KERAMON père.

Je ne veux pas dire cela, mon cher Gerard... Personne ne vous estime et ne vous aime plus que moi ; mais cette union...

LE PERE GERARD.

Achevez... N'est-ce pas proposable que vous voulez dire ? Hé bien ! qu'il n'en soit plus question.

KERAMON père.

Mais, de grace, ne vous offensez pas de cela.

LE PERE GERARD.

M'en offenser ! Non monsieur ; puisque vous vous croyez encore gentilhomme, je me crois encore roturier, moi, et je reprends ma fierté.

BRIGITTE, (bas à sa mère.)

Ah ! ma mère, quel chagrin !

KERAMON père.

Ecoutez donc, mon ami, je respecte vos décrets ; mais c'est une chimère que d'imaginer qu'ils puissent détruire la noblesse de notre sang.

LE PERE GERARD.

La noblesse de votre sang ! Ecoutez donc, monsieur Kera-

mon ; dans ce sang-là , il s'est bien un peu mêlé du nôtre , pendant les 13 mois que ma femme a nourri votre fils. Au surplus , ne revenons pas là dessus. C'est une chose dite ; ils ne s'épouseront pas. Mais il ne faut plus qu'ils se voyent. Pour moi , je le déclare , je ne souffrirai pas que votre fils mette davantage les pieds ici.

KERAMON fils.

Quoi ! monsieur Gerard , quoi ! vous que j'ai toujours appelé mon père ; vous qui m'avez traité comme votre fils , vous me chassez de chez vous ; vous me défendez une maison où j'ai passé les plus beaux jours de ma vie ; vous n'avez pas pitié de moi ; vous m'abandonnez .. ; vous me reduisez au désespoir !... Faites de moi tout ce qu'il vous plaira , mais je ne quitte pas ces lieux ; je m'y attache plus que jamais ; on ne m'en arrachera que par la violence... Je le jure à la face du ciel , jamais je n'aurai d'autre femme que Brigitte.

KERAMON père.

Jamais !

KELLER , (bas à Keramon père.)

Usez de votre autorité.

KERAMON père.

La résistance est incroyable. Vous m'osez parler ainsi ! Suivez-moi , monsieur , je vous l'ordonne.

KELLER (à part.)

Ce jeune homme-là est mutin.

(Keramon père et Keller sortent)

SCENE XII.

LE PERE GERARD, SA FEMME, BRIGITTE et KERAMON fils.

KERAMON fils.

Quelle tyrannie ! Je ne sors pas d'ici ; je ne vous quitte pas...

LE PERE GERARD.

Mon ami , mon ami , point de révolte contre votre père ; songez que vous lui devez le respect et l'obéissance. Il vous aime , il ne desire que votre bonheur ; ainsi , croyez-moi , rien n'est encore désespéré. Suivez-les , suivez-les... Allons , allons , mon bon ami.

(Keramon fils sort.)

SCENE XIII.

LE P. GERARD, SA FEMME ET BRIGITTE.

LA MERE GERARD.

Ce pauvre garçon !

BRIGITTE.

Mon père, le reverrons-nous ?

LE PERE GERARD.

Oui, oui, point d'inquiétude, de chagrin. Ne voyez-vous pas que c'est ce monsieur...

LA MERE GERARD.

C'est ce vilain chanoine qui lui tourne l'esprit.

BRIGITTE.

Il avoit bien affaire de venir nous chagriner.

LE P. GERARD.

Tout cela se passera, tout cela se passera. Ça, Françoise, pense que je couche ici.

LA M. GERARD.

J'y pense bien aussi, mon pauvre Michel. I'y a si longtems que ça n'nous est arrivé ! Allons, viens, Brigitte, viens m'aider à faire le lit, et aveindre un bonnet et une belle coëffe de nuit pour ton père : ta coëffe de nuit de noces, mon ami.

SCENE XIV.

LE PERE GERARD, GASPARD.

LE père GERARD.

Rufin ! Gaspard !

GASPARD, (accourant.)

Plait'i not'maître ?

Le père GERARD.

Apportez-moi ma valise

GASPARD.

Est-ce que vous ne viendrez pas bientôt faire vos amitiés à Turc et à Dragon ? D'puis qu'ils vous ont vu passer, et qu'i's vous sentont ici, i's font un sabat d'enragés. I's briseront leux chaînes, c'est sûr.

LE PERE GERARD.

Lâche-les.

GASPARD.

Nenni da ! car i's pourriont ben mordre queuqu'un.

LE PERE GERARD.

Hé ben ! je les irai voir tout-à-l'heure.

GASPARD.

Je m'en vais leux y dire.

LE PERE GERARD.

Ma valise !

SCENE XV.

LE PERE GERARD seul.

Ces pauvres gens ! je leur inspire une confiance que je n'ai pas moi-même. Ces préjugés ! ces préjugés sont si difficiles à déraciner ! c'est comme la mauvaise herbe d'un champ : i' faut ben tourner et retourner la terre, encore ne détruit on pas tout.

SCENE XVI.

LE PERE GERARD, RUFIN ET GASPARD, Apportant la valise.

RUFIN.

V'là la valise ; vous l'allez ouvrir, n'est-ce pas ?

GASPARD.

Que je voyons les belles choses que vous avez apportées de Paris !

LE PERE GERARD.

V'là d'abord ma tasse.

RUFIN.

Oh ! que de papiers ! Est-ce t'i les discours et les motions que vous avez faits ?

LE PERE GERARD.

Mes amis, malheureusement je n'avo's pas les talens que j'enviois pour faire valoir la cause du peuple, mais je remercie la providence de m'avoir conservé une probité qui ne me laisse rien sur la conscience.

GASPARD.

Lise-znous quelques discours de Mirabeau. C'est stila qui en savoit tourner. Ce pauvre homme ! Je l'avons bien regretté.

LE PERE GERARD.

V'là son portrait.

RUFIN.

Bon !

GASPARD.

Voyons ça. Tatigué ! qu'il est bien frisé !

RUFIN.

Il a un air malin.

GASPARD.

Gausseux, gausseux. Le grivois ! comme i'vous rebrouisoit ce côté noir !

LE PERE GERARD.

Ah ! ma fine, si celui-là ne fût pas mort sitôt, il auroit eu ben des choses à nous dire depuis queuque tems.

RUFIN

Avez-vous aussi apporté l'abbé Maury ?

GASPARD.

L'abbé Maury ! à quoi donc qu'tu penses, toi ?

LE PERE GERARD.

Mes amis, mes amis, si tous les mal-intentionnés s'étoient montrés comme lui, je n'aurions pas eu tant à combattre.

RUFIN.

Lisez-nous donc, père Gérard, queuques intitulés de ces écritures-là. Celui-ci.

LE PERE GERARD.

Celui-ci ? Discours contre les ministres.

GASPARD.

Ah ben ! i'doit y en avoir de belles dans ce discours-là. Et c'tautre là ?

LE PERE GERARD.

Discours par le même, en faveur des ministres.

RUFIN.

Tiens ! i'sont devenus honnêtes hommes en ben peu de tems.

GASPARD.

V'là un titre où qu'y en a ben long. Défrichez-nous ça, j'vous en prie.

LE PERE GERARD.

Opinion d'un citoyen sur la motion d'un honorable membre qui a demandé que les princes ne se qualifient pas de prince un tel, mais d'un tel prince.

GASPARD.

Ma fine, je ne vois pas que le devant ou le derrière fasse queuque différence là dedans.

RUFIN.

Et la constitution ? Que je la voyons donc, c'te chère constitution !

LE PERE GERARD.

T'as la main dessus.

RUFIN.

C'est ça ? I'n'y en a guère pour deux ans et demi de besogne.

LE PERE GERARD.

Guère ! guère ! Heureux les peuples qui pourront en obtenir autant en si peu d'espace !

GASPARD.

D'ailleurs, rappelle-toi donc, Rufin, qu'on la trouvoit encore trop longue, p'isqu'i y en avoit qui vouloient nous en rogner.

RUFIN.

C'est donc là c'te constitution ! Enfin je la tenons ! Sainte bénédiction ! si je savois lire ! Dites-nous donc, père Gérard, qu'est-ce qu'ça veut dire Constitution.

GASPARD.

Constitution ! Pardi ! c'est comme qui diroit... qui diroit... Je ne sais pas que te dire, moi.

LE PERE GERARD.

Laissez faire, laissez faire, mes enfans. Je prendrons queuques soirées dans la semaine où je rassemblerons tout le village dans cette ferme ; et là je nous instruirons les uns les autres. Mes amis, c'est là un des premiers livres que tout homme doit lire.

RUFIN.

Mon dieu ! mon dieu ! Pourquoi qu'jai donc perdu mon tems à l'école ! C'est égal, je veux la savoir, ma constitution, je la saurai par cœur.

GASPARD.

Et moi aussi. Ni p'us ni moins que mon catéchisse. Quoi que c'est donc encore que ce p'tit tableau qu'est sus ces autres constitutions ?

RUFIN.

Est-ce que c'est encore un portrait ?

LE P. GERARD.

Ah ! ah ! Oui, c'est un portrait. Voyons si vous le reconnoîtrez, stila.

RUFIN ET GASPARD.

Eh ! pardi, c'est vous.

LE P. GERARD.

Vrai ? j'suis donc ben ressemblant ?

RUFIN.

C'est vous tout craché. Vlà ben la figure de votre air.

GASPARD

Votre chapeau... Ah ! l'habit ! Regarde donc l'habit, Rufin ! regarde donc son habit brun ! Pourquoi donc qu'ils ne vous en ont pas mis un plus beau ?

LE PERE GERARD.

Un plus beau ! Je ne trouve pas d'habit plus beau que l'mien. C'est si vrai que je n'en ai jamais voulu changer. Le voilà cet habit, et je le conserverai bien précieusement. C'est avec cet habit-là que j'ai marché à la procession des Etats-généraux, à côté des cordons bleus et de toutes les décora-

tions de ce temps-là. Tout le monde me regardoit ; j'entendois dire autour de moi : « voyez donc ce bon fermier, ce bon » laboureur ! Il ne nous trahira pas celui-là.

RUFIN.

Quoi qu'i y a donc d'écrit au bas ?

LE PERE GERARD.

Fy a mon nom. Michel Gegard, laboureur au village de Saint-Martin, député à l'assemblée nationale par le baillage de Rennes.

GASPARD.

Comme ça, vous êtes ben connu à Paris ?

RUFIN.

On a ben parlé de vous, n'est-ce pas ?

LE PERE GERARD.

Et on en parle encore ; car quelques jours avant mon départ, j'ai entendu dire qu'on alloit donner sur un théâtre le retour du père Gerard à sa ferme.

GASPARD.

Ah ben ! c'est drôle ça, par exemple ; je voudrois ben voir esspectaque-là

LE PERE GERARD.

Et moi aussi, pour juger si on m'a ben représenté.

RUFIN.

Stila n'est pas trop mal-adroit ; car en faisant parler un honnête homme, on est sûr de se faire applaudir.

GASPARD.

V'la M. Kéramon fils ; il a l'air ben échauffé.

LE PERE GERARD.

Laissez-nous ensemble, mes amis.

(Ils sortent.)

SCENE XVII.

Le père GERARD, la mère GERARD, BRIGITTE et KERAMON fils.

La mère GERARD au père Gérard.

Mon ami... (En voyant Kéramon.) Ah ! c'est vous ! Hé bien ! qu'y a-t'i de nouveau ?

KERAMON fils.

Ah ! je viens me réfugier chez vous... Venez à mon secours... je suis perdu !

La mère GERARD.

Comment ?

Le père GERARD.

Parlez, parlez.

BRIGITTE.

BRIGITTE.

Je tremble...

KERAMON fils.

Ce perfide Keller !

La mère GERARD.

Qu'a-t-il fait ?

KERAMON fils.

Il a décidé mon père à vendre tout ce qu'il possède en France, à fuir chez l'étranger, et à m'ordonner de le suivre.

La mère GERARD.

Est-il possible !

BRIGITTE.

Que je suis malheureuse !

KERAMON fils.

J'ai tout fait pour détourner mon père de ce coupable dessein, pour confondre le monstre qui le conseille. Mes prières, mes instances, mes efforts, tout a été inutile. A la fin, je n'ai plus été maître de moi, je me suis récrié, j'ai fait serment de mourir plutôt que de lui obéir, et je suis sorti précipitamment.

Le père GERARD.

Vendre ses biens ! fuir chez l'étranger !

La mère GERARD.

Avec nos émigrés ! Est-ce que c'est le diable donc qui les tient tous ? Mon pauvre ami, mon cher Kéramon ! on veut vous enlever à celle qui vous a nourri, à votre véritable mère ! Non, je ne vous laisse pas aller.

BRIGITTE.

Ah ! Kéramon, que deviendrai-je si vous partez ! Mon père, mon bon père, empêchez qu'il ne parte.

Le père GERARD.

Ce n'est pas votre amour qui me décide dans cet instant ; c'est la perte infaillible d'un honnête homme qu'on abuse, et qu'on ruinera sans ressource. Allons, allons, rassurez-vous tous trois, essuyez vos larmes. Je cours chez votre père, et je vais tout employer pour le retenir. Mais je l'aperçois. Rentrez tous là-dedans.

SCENE XVIII.

Le père GERARD, KERAMON père et KELLER.

KERAMON père.

Mon fils est ici, M. Gerard, il est ici ; que je le voie, que je lui parle.

KELLER.

Vous cherchez en vain à le soustraire à l'autorité de son père.

KERAMON père.

Monsieur Gerard, mon ami, quoi ! c'est vous qui voudriez me causer du chagrin ? Vous connoissez toute la tendresse que j'ai pour mon fils. .. Il me fuit, il m'abandonne, il abandonne son père ...

Le père GERARD.

Calmez-vous, mon cher monsieur Keramon, calmez-vous.

KERAMON père.

Non, rendez-moi mon fils.... Est-il ici, est-il ici ?....

Le père GERARD.

Vous l'allez voir.

KELLER.

Monsieur, ne soutenez pas la jeunesse rébelle.

Le père. GERARD.

Vous, monsieur, ne perdez pas un vieillard dont vous devriez respecter le repos et le bonheur. Monsieur Keramon, mon cher monsieur Keramon, mon digne et tendre ami, qu'allez-vous faire ? Vendre vos biens, trahir votre patrie, délaisser vos amis, quitter ce village que vous habitez depuis 40 ans ! Et pour quel motif, pour quelle démarche, et pour quelle ?.... Je ne veux pas achever, car je me reprocherois d'avoir fait rougir ce front respectable où s'annoncent la bonté, la candeur, la loyauté.

KELLER.

Monsieur, monsieur, trève ici à vos beaux discours ; nous sommes préparés d'avance à tout ce que vous allez dire...

KERAMON père.

Je vous demande mon fils, mon fils; monsieur! je veux le voir.

Le père GERARD.

Soit, monsieur, je ne vous retiens plus ni l'un ni l'autre.

SCENE XIX.

Les mêmes, KERAMON fils, La mère GERARD et BRIGITTE.

Le père GERARD.

Paroissez, Kéramon, venez, mon ami; allez, ne résistez pas à votre père, suivez-le chez l'étranger ; courez préparer vos armes contre votre patrie. Appelez, excitez contre elle, engagez à se joindre à vous tout ce que vous trouverez de tyrans et de monstres affamés de sang et de pillage. L'honneur vous en fait un devoir ; l'honneur vous prescrit de vous dépouiller de toute pitié, de tout sentiment humain. Cependant

fermez les yeux, en traversant la France, ce beau pays qui vous a vu naître ; fermez les yeux, fermez-les bien, pour ne pas voir ces fertiles contrées, ces riches campagnes qui donnent du pain aux pauvres laboureurs ! Gardez d'appercevoir, en fuyant, un seul François, un seul de vos frères ; car alors il faudroit vous dire à vous-même : je reviendrai saccager ces villes, mettre le feu à ces chaumières, égorger tous ces hommes qui sont mes concitoyens. . .

KERAMON père.

Ah ! Keller, quel tableau affreux !. . . .

KERAMON fils.

Ah ! mon père, cet honneur, ce fatal honneur va donc nous changer en tigres, en bêtes les plus féroces !. . . . Non, je ne puis embrasser d'aussi coupables projets. . . . Plutôt la mort... du moins la postérité ne parlera de moi qu'avec horreur.

KELLER.

Hé ! qui parle de répandre du sang, de saccager des villes ? L'appareil qu'on saura déployer, évitera tous actes d'hostilité.

Le père GERARD.

Monsieur, des citoyens armés pour leur liberté, vaincront ou périront jusqu'au dernier. Que je vous plains, mon cher monsieur Keramon ! qu'ils sont coupables ceux qui vous abusent, et cherchent à étouffer le cri de votre conscience ! Ecoutez-la cette conscience ; c'est-là le véritable honneur. Elle vous dit que c'est une révolte, un crime infâme, que de s'armer contre son pays, contre son roi... Ce roi ne peut plus être le prétexte de votre rébellion, puisque sa conduite vous désavoue hautement.

Le père GERARD.

Allons, mon bon monsieur Keramon, cédez à votre conscience, à votre bon cœur, et restez avec nous.

BRIGITTE.

Restez avec nous, monsieur ; n'abandonnez pas de bonnes gens avec lesquels vous avez toujours vécu, qui vous chérissent, qui vous bénissent.... Tout le village perdroit en vous son bienfaiteur, son père...

KERAMON père.

... Ah ! Keller, quelle position !...

KELLER.

Oui, oui, restez ; et pour prix de vos bienfaits, vous verrez un jour vos propriétés pillées.

Le père GERARD.

Eh ! monsieur, ces propriétés sont plus en sûreté parmi nous que dans la bourse commune de Coblentz.

KELLER.

Et sa vie, sa vie, monsieur !

LE PERE GERARD.

Sa vie, ses biens, nous répondons de tout. N'affectez pas, M. Keller, de croire que les François retiennent leurs concitoyens, leurs frères, pour les assassiner ; je sommes tous ici pour les défendre et les protéger de nos forces.

La M GERARD, BRIGITTE ET KERAMON fils.

Oui ! oui !

LE PERE GERARD.

Je n'avons pas une goutte de sang que je ne soyons prêt à verser pour eux.

KERAMON fils.

Tous les François vous en feront le sérment et l'ont tous dans le cœur.

Le P. GERARD, sa femme et BRIGITTE.

Ils l'ont tous, tous.

KERAMON père.

Ah! mes amis, vous m'attendrissez jusqu'au fond de l'ame...

LA MERE GERARD.

Ah puisque vous êtes attendri, vous êtes gagné, n'est-ce pas?

BRIGITTE.

Rendez-vous à nos vœux, à nos prières...

KERAMON père.

Oui, je reste avec vous ; je ne puis qu'être malheureux en allant finir mes jours ailleurs Je sens que votre attachement, votre amitié sont nécessaires au bonheur de ma vie.

La mère GERARD et BRIGITTE.

Ah ! monsieur, mon cher monsieur !

KERAMON fils.

Ah ! mon père !...

KELLER.

Ce n'étoit pas la peine de me faire venir ici pour être le témoin de votre foiblesse et de votre honte. Il ne manque plus à votre honte que la digne alliance que votre fils a projettée.

SCENE XX.

Les mêmes, excepté KELLER.

KERAMON père.

Comme ce parent-là est de mauvais conseil, il faut prendre le contrepied de ce qu'il dit, pour n'y être pas pris. Ainsi, mon fils, puisque le bon M. Gerard t'accorde sa fille, je l'accepte de tout mon cœur pour la mienne.

LE PERE GERARD.

Voyez-vous que la constitution n'a pas tort.... De la musique ! j'entends de la musique ! . . .

SCENE XXI et dernière.

Les précédens, RUFIN, GASPARD, et des garçons et des filles du village.

RUFIN.

M. Gerard, voilà les garçons et les filles du village qui viennent rendre leurs hommages à leur brave député.

TOUS CHANTENT.

Honneur à notre député,
Si connu par sa probité.
J'aimons mieux cette qualité.
Que toute la science.

Ciel! dans ta bienfaisance.
Accorde toujours à nos vœux.
Des hommes aussi vertueux
Et nous répondons tous du bonheur de la France.

LE PERE GERARD.

Mes amis: mes chers amis, me voilà parmi vous; vous m'êtes attachés, je vous aime; il ne faut pas d'autre fête à mon cœur.

RUFIN.

Ah! c'est égal.. Ce n'est pas tout, (Bas aux autres.) et la couronne donc, la couronne!

UNE JEUNE FILLE (bas.)

La voilà. (Au père Gerard.) Je vous l'offrons au nom de tout le village.

LE PERE GERARD.

Une couronne! à moi! et pourquoi! Je ne mérite rien pour avoir été honnête homme. Vous ne m'auriez pas choisi sans cela. Je reviens le même que je suis parti; tant pis pour ceux qui ont changé; je n'ai jamais été un homme à deux faces, moi.

RUFIN.

Faut du moins que vous entendiez nos couplets. C'est monsieur qu'en est l'ouvrier. (En montrant Keramon fils.)

LE PERE GERARD.

Vous diversifiez, mon gendre?

RUFIN.

Votre gendre! Est-ce que mamzelle va devenir madame avec monsieur?

LE PERE GERARD.

Madame avec monsieur, comme tu dis.

GASPARD.

Tiens ! c'est drôle, ça ! Un gentilhomme, qu'est à c't heure roturier, s'entend, qui va devenir fermier !

RUFIN.

Est-ce que les fermiers-généraux n'étoient pas itou des fermiers, donc ! Mais les couplets, les couplets ! Allons, messieurs les ménétriers, jouez-nous la ritournelle.

RUFIN.

Sur l'air : *du Vaudeville des deux morts.*

Voyez comme chacun est aise
De vous voir enfin de retour !
Mais votre cœur, ne vous déplaise,
Va l'être encore plus à son tour.
Quel changement dans le village
Depuis que vous l'avez quitté !
C'étoit un pays d'esclavage ;
C'est celui de la liberté.

GASPARD.

Combien ces aides et gabelles
Ont désolé de pauvres gens !
Combien j'avons eu de querelles
Avec la ferme et ses sergens !
Par fois ceux-ci, dans ce tapage,
Quand notre esprit étoit monté,
Ont senti que, dans l'esclavage,
On prend certaine liberté.

UNE JEUNE FILLE.

A quoi bon étoit, dans la France,
Ce chanoine à petit rabat ?
A ne pas manquer l'audience
D'un ministre ou d'un grand prélat ;
Ensuite le fat personnage
Alloit s'étaler chez Mirté...
Ces messieurs-là, dans l'esclavage,
Trouvoient fort bien la liberté.

UN GARÇON.

Que font ces héros si terribles,
Qui restent sur les bords du Rhin ?

Ils seront long-tems invincibles,
S'ils ne font pas plus de chemin.
Mais c'est leur parti le plus sage,
Car ils n'auroient de leur côté
Que les soldats de l'esclavage
Contre ceux de la liberté.

UN ENFANT de 8 ou 10 ans.

A mon jeune cœur la patrie
Fait entendre ses doux accens,
Et déjà ma main aguerrie,
Brûle d'immoler ses tyrans.
Il est des héros de tout âge.
François, nous l'aurons tous été.
Si nous haïssons l'esclavage
Et servons bien la liberté.

BRIGITTE.

L'hymen, dit-on, est une chaîne
Dont le poids est à redoubler;
Et l'aveuglement seul entraîne
Ceux qui cherchent à la porter.
Je ne vois dans le mariage
Qu'une douce captivité.
Seroit-ce donc un esclavage
Que de s'aimer en liberté?

KERAMON FILS.

Lorsqu'à vous ici je m'engage,
Mon cœur est si bien arrêté
Qu'à présent je rendrois hommage
Sans crainte à toute autre beauté.
Ainsi, sans devenir volage,
Je puis avec impunité,
Vivre à la fois dans l'esclavage,
Et jouir de ma liberté.

AU PUBLIC,

(Qui demandoit que l'auteur parût.)

Quand on gagne votre suffrage,
Messieurs, ce prix est si flateur,
Qu'envain vous feriez davantage
Pour ajouter à cet honneur.

L'auteur vous livre son ouvrage ;
Mais souffrez qu'il soit exepté ,
L'ombre seule de l'esclavage
Effarouche sa liberté.

AVIS.

On trouve chez le même Libraire d'autres Pièces de théâtre et des papiers publics; il donne aussi des livres en lecture. Le tout à juste prix.

FIN.